

tiplient à tel point qu'ils passent presque inaperçus, une pareille idée pourrait paraître extravagante. Mais ce qui s'est passé depuis un demi-siècle me rassure. C'est maintenant l'inévitable, l'impossible, qui est le plus près de la vérité, de la réalisation. Il est tels grands sous des deux derniers siècles, qu'on reconnaît aujourd'hui pour des hommes de génie, que nos ayeux n'avaient pas compris. Et eux-mêmes, si on leur eût prédit ce que nous voyons de nos jours, auraient condamné le prophète aux petites maisons.

Pour prévoir avec justesse certains grands événements futurs, il suffit souvent de faire attention aux conséquences qui doivent découler nécessairement de certaines idées ou principes nouveaux, qui quelques fois, comme des éclairs, jaillissent de l'intelligence humaine en travail. Nous avons vu ce qu'a déjà fait le principe de la liberté populaire, qui n'est proclamé que d'hier. Eh ! bien on proclame aujourd'hui un autre principe dont les conséquences seront immenses pour l'humanité, je veux parler du principe du libre échange. La doctrine du libre échange, comme on sait, est fondée sur cette vérité trop longtemps méconnue, et dont l'ignorance a causé des maux incalculables, savoir : Que chaque peuple est intéressé à la prospérité des autres peuples, par la raison toute simple qu'on ne vend qu'aux riches. Voilà donc les peuples intéressés directement à favoriser la prospérité et l'avancement les uns des autres.

On peut en dire autant de certaines découvertes dans les arts ou dans les sciences. Celui qui, lors de la découverte ou introduction en Europe, de la poudre à canon dans le 14^e siècle, et de l'art de l'imprimerie dans le siècle suivant, eût pu calculer les conséquences pour la société Européenne, eût pu prédire dès lors l'émancipation humaine, telle que nous la concevons de nos jours. En effet la poudre à canon établissait l'égalité physique entre les hommes, en mettant aux mains des serfs une arme dont les maîtres, ces chevaliers bardés de fer, ne pouvaient plus éviter l'atteinte mortelle. Et l'imprimerie, en conviant l'homme du peuple au banquet de la science, le rendait intellectuellement et moralement l'égal de ses dominateurs. Or, où se trouve égalité physique, intellectuelle et morale, il doit y avoir égalité politique : c'est de conséquence rigoureuse. Aussi désarmait-on les peuples que l'on veut tenir dans la sujétion, et prohibait-on chez eux la liberté de la presse. Mais en dépit des censeurs et des prohibitions, la liberté fera le tour du monde. Les hommes forts nourris du lait de la liberté débordent déjà sur tous les points ; ils sont au cœur de l'Inde, ils frappent aux portes du Japon, ils ont pris pied aux confins du céleste empire et racine en Australie, enfin ils étreignent l'Afrique de toutes parts.

Alors qu'y aurait-il donc de si absurde dans la prévision que les peuples se réuniront un jour, en congrès général pour travailler de concert à la régénération de l'espèce humaine ! On a bien vu les rois tenir des congrès pour s'entendre sur les moyens de maintenir les peuples sous le joug. Pourquoi les peuples n'en feraient-ils pas autant dans leur intérêt commun ?

J'ai pour ma part une assez haute idée des peuples pour croire qu'ils travailleront à répandre les bienfaits de la liberté, une fois qu'ils l'auront fermement établie chez eux. Sans cela il faudrait croire que l'homme n'est qu'un hideux composé d'égoïsme. L'homme pense d'abord à son bien-être individuel, je le veux, et c'est dans l'ordre. Mais il est au fond du cœur de l'homme un noble sentiment que Dieu n'y a pas implanté sans dessein, et qui doit aussi influencer sur les actions de l'homme ; ce sentiment, je pourrais presque dire, ce besoin, c'est la bienveillance. L'homme se sent porté, ressent du plaisir à faire du bien à ses semblables : ce sentiment paraît même n'être pas tout-à-fait étran- gères à la brute. L'homme a de plus un autre besoin d'expansion, qui lui est particulier, en ce qu'il tient à l'intelligence, à l'âme : ce sentiment, ce besoin, qui n'a pas encore, que je sache, reçu de nom particulier, car je rejette le mot de Prosélytisme comme n'étant pas assez noble, ce besoin, ce sentiment innommé, est cette impulsion interne qui pousse l'homme à étendre l'empire de ses idées. C'est de ce sentiment que Dieu se sert pour pro- pager les connaissances et les vérités utiles parmi les hommes ; c'est le sentiment qui fait les apôtres, les savants, les grands pa- triotes, en un mot tous les grands précepteurs de l'humanité, et

qui aux uns comme aux autres fait braver la prison, l'exil, la mort même, et ce qui est souvent plus douloureux encore, l'ingrati- tude des hommes mêmes pour qui il se dévouent.

Eh ! bien, ces deux mobiles de l'action humaine, lorsqu'ils auront complété l'œuvre de la régénération chez quelques peu- ples, iront continuer leur œuvre chez d'autres peuples ; et il est assez raisonnable de supposer que ceux qui seront engagés dans cette noble propagande, aimeront, chercheront à coordonner, à concentrer leurs efforts afin d'en augmenter la puissance et l'elli- cacité. Que ce soit à Rome, à Londres, à Paris ou à Washing- ton, les peuples auront un jour leur congrès.

Eh ! voyez donc ces sympathies politiques qui ne connaissent plus de frontières, qui s'élancent au-delà des océans comme autant de fils, dont se formera la chaîne qui doit un jour lier les peuples libres dans une sainte et fraternelle union. Les distinctions nationales perdent leur ancienne signification ; encore quelque temps et il n'y aura plus à proprement parler d'anglais, de fran- çais, d'allemands, ou d'américains ; il n'y aura plus que des hommes progressifs ou rétrogrades, des égoïstes ou des libéraux. On ne s'informerait plus si tel homme parle cette langue ou cette autre, mais seulement si ses paroles et ses discours sont ceux d'un homme libre.

Ces anciennes haines et préventions entre les peuples étaient principalement l'ouvrage de leurs exploitateurs, qui pour diviser les peuples et les pressurer plus à l'aise, firent longtemps croire à l'existence d'intérêts commerciaux et industriels opposés entre les différents pays. L'on commença à voir aujourd'hui, comme je n'ai fait que le remarquer plus haut, que loin d'avoir à perdre à la prospérité de ses voisins, on y a au contraire tout à gagner. L'on sait aujourd'hui qu'il n'y a qu'un moyen de prospérer, c'est de travailler ; que plus un pays aura de travailleurs, plus il s'en- richira ; que de même plus il y aura de gens oisifs, moins il y aura de prospérité. Car avant d'aller sur les marchés étrangers pour vendre ou pour acheter avec le fruit de son travail, il faut en déduire tout ce que consomment ceux qui ne font rien, qui ne produisent rien. Dorénavant donc ce ne sera plus au dehors que l'on ira chercher les ennemis de la prospérité publique, mais au dedans ; ce sera aux oisifs, aux classes improductives que l'on s'adressera, et à qui l'on demandera compte. Il faudra donc que chacun travaille selon sa position, selon ses facultés. On ne re- courra probablement pas au remède un peu rude pour nos mœurs, qu'employèrent Dracon et après lui Solon ; mais on saura, au besoin, mettre l'oisif opiniâtre dans la nécessité de travailler.

Mais espérons qu'on n'aura pas besoin de recourir à aucun moyen violent pour obliger tout le monde à travailler ; que chacun sentira trop bien l'obligation du travail pour tous, pour ne pas s'y soumettre de bon gré. Le but des nouvelles sociétés ne se bornera plus à soutenir l'éclat d'un trône et d'une aristocratie fai- néante ; il s'agira de la régénération de l'humanité entière, à la- quelle chaque peuple tiendra à honneur de contribuer, autant qu'il sentira qu'il est de son intérêt de le faire. En effet, mes- sieurs, transformons en imagination les centaines de millions d'hommes qui habitent l'Asie, l'Afrique, l'Australie, l'Océanie, transformons-les, dis-je, en autant de travailleurs libres, actifs et intelligents, comme le sont en général les habitants de l'Amé- rique du Nord. Quelle somme de subsistances ; quelle masse de jouissances existeraient qui n'existent pas ; quels moyens incal- culables d'action entre les mains de l'homme ! C'est pourtant vers ce but, que marche l'humanité, et d'une manière aussi certaine qu'il l'est que la terre tourne autour du soleil.

Les peuples innombrables qui ne sont pas encore en voie de régénération, devront se civiliser, ou disparaître de la face du globe pour faire place aux races plus fortes de la civilisation. C'est malheureusement ce qui a lieu de nos jours sur ce conti- nent vis-à-vis de cette belle et noble race d'hommes, que nos pères y rencontrèrent. Un de nos gouverneurs, Sir Francis Bond Head, écrivant au secrétaire colonial, en 1836, se demande : « Quelle est la raison de tout cela ? Pourquoi les vertus simples des races aborigènes d'Amérique doivent-elles, dit-il, dans les cir- constances, faiblir devant les vices et la cruauté de l'ancien monde ? C'est-là, ajoute-t-il, un problème que personne d'entre nous n'est